

LE DYNAMISME DE L'ÉDUCATION, DU MARIAGE ET DE LA PROFESSION DE LA FEMME DANS *LE PRINTEMPS DÉSESPÉRÉ* ET "VIOLETS"

Sonia Ghattas-Soliman

Grossmont College, Californie

146 *Le Printemps Désespéré* et "Violets" sont deux œuvres rédigées par deux écrivains d'origine arabe: Fettouma Touati, romancière algérienne francophone et Ghalib Hamzah Abu al-Faraj, un écrivain séoudien. Les affinités qui découlent de ces deux récits sont multiples malgré leurs différences géographiques, culturelles, idéologiques, linguistiques et littéraires. Bien que l'Algérie et l'Arabie Séoudite appartiennent au Monde Arabe, le passé historique et culturel de chaque nation commande la rédaction de son récit aussi bien que les principes, le comportement et l'attitude de leurs héroïnes respectives. C'est ainsi que *Le Printemps Désespéré* sera rédigé en langue française, langue de prédilection de la romancière et que "Violets" sera en langue arabe, symbole par excellence du royaume séoudien. Bien que les deux écrivains aient recours au récit fictionnel, Touati opte pour le roman, car la conquête identitaire féminine de son héroïne et de son destin n'a lieu qu'après plusieurs étapes fondamentales. Abu al-Faraj, par contre, adopte la nouvelle car les principes de son héroïne coïncident avec ceux de sa société. Toutefois, trois thèmes de grande actualité rapprochent Yasmina (l'héroïne du *Printemps Désespéré*) de Soha (l'héroïne de "Violets"). Ce sont l'instruction féminine, le mariage et le droit de concilier la vie conjugale et la profession.

LANGAGE ET CULTURE

Le Printemps Désespéré est le premier roman de Fettouma Touati, romancière algérienne et professeur d'université. Touati a recours au roman car c'est à travers ce genre qu'elle met en relief les mutations profondes de la société. De par sa formation fran-

caise, la romancière écrit dans une langue qui n'est pas la sienne. Comme plusieurs écrivains maghrébins, elle se sert de la langue française parce que c'est la langue qu'elle a apprise soit au lycée soit à l'université. La langue française est aussi la langue de la libération, de l'argumentation, de la discussion et de la révolte. Elle servira d'arme à Yasmina et elle lui fournira les arguments nécessaires à sa lutte contre la société. Du reste, comme le dit le critique marocain, Kasem Basfao la langue française permet la transgression des tabous: "le statut du français, dit-il, permet de l'utiliser pour exprimer ce qu'on ne peut pas dire dans sa langue maternelle (au sens strict de la langue de la mère)" (Déjeux, 1993, 171). L'usage du français permet la distanciation par rapport à la famille, au groupe social et à la communauté.

Les nombreuses références de Touati concernant les étudiantes d'université, leurs relations sentimentales et leurs escapades à la plage avec leurs petits amis semblent inoffensives en français, alors qu'elles ne le seraient guère en arabe. Parlent de la relation de Yasmina et de Brahim, Touati révèle "(qu') Ils s'aimaient. Parfois, ils faisaient l'amour quand un de leurs amis leur prêtait l'appartement de son frère quand ce dernier était en visite au village. Yasmina se demandait ce qu'il y avait de si terrible et de si coupable à aimer quelqu'un" (48).¹

La rédaction française permet à Touati d'aborder plus franchement les problèmes de la vie journalière. Exprimées en langue française les relations de Yasmina et de Brahim en-dehors du mariage semblent naturelles et légitimes, alors que traduites en arabe, elles seraient jugées inconcevables et honteuses. Passant à un thème plus sérieux, l'auteur dénonce la pratique du mariage avant l'âge adulte. Le choix symbolique du titre, *Le Printemps Désespéré* est une dénonciation du mariage des lycéennes qui avant même d'avoir terminé leurs études passent du logis familial au toit conjugal sans nulle forme de transition. L'auteur met l'accent sur la détresse, le désespoir et l'anéantissement de ces jeunes filles mariées à la fleur de l'âge. Le mariage ayant eut lieu, "la jeune mariée devenait la servante en charge du travail de toute la famille et le bouc émissaire de la mère" (40). Sous formes de symboles, d'indices et d'illustrations, la romancière dévoile la vie de misère que ces jeunes algériennes mènent et les responsabilités qui leur incombent. Bien que d'expression française, le langage et l'esprit algériens sont présents tout au long du roman. Les festivités qui accompagnent les mariages, les naissances et les traditions se rapportant aux funérailles gardent un cachet algérien bien défini. Tout expert y reconnaîtrait les mœurs, les coutumes, les croyances et les principes algériens.

Touati divise son roman en chapitres dont quatorze portent le prénom d'une héroïne. Ce roman ne rapporte pas uniquement la lutte de Yasmina, mais aussi celle de ses cousines dans leur cadre traditionnel et ancestral. Ces histoires n'ont rien de flatteur; bien au contraire, elles représentent les séries d'échecs de chaque héroïne. Ce choix est intentionnel et non pas accidentel. L'objectif de la romancière est de souligner la perte d'identité des héroïnes et leur désir d'intégration de modes de vie modernes. Déjeux dira que Touati peint "un paysage gris comme si la romancière avait rassemblé la misère du monde féminin" (Déjeux, 1994, 145). Touati à qui on a

reproché de ne présenter que les malheurs des femmes, répondra en disant que les incidents qu'elle rapporte sont "ce qui se passait autour [d'elle] et en [elle]" (ibid.). Alors que les femmes n'ont pas démenti les témoignages de Touati, les hommes lui ont demandé de parler de leur propres problèmes, car selon eux, ils en avaient aussi.

Touati appartient à la lignée des écrivains maghrébins qui ont opté pour l'écriture française. Son roman atteint un parfait réalisme par la transposition littéraire de la vie quotidienne, la narration biographique et la chronique sociale. Cependant pourra-t-elle apaiser les défenseurs passionnés de la langue arabe pour qui celle-ci "est le support de l'édifice culturel tout entier?" (Abdel-Malek 453-54). Pourra-t-elle relever le défi lancé par les défenseurs de la langue arabe pour qui celle-ci est synonyme d'identité? Défenseur acharné de la langue arabe, l'écrivain égyptien Abdallah El-Nadim dénonce tout citoyen qui donne la priorité à une langue étrangère au-dépens de la sienne: "ô toi qui parles arabe... par quoi remplaceras-tu ta langue qui n'a guère de pareille?... La langue est toi-même, si tu ignores qui tu es et elle est ta patrie, si tu ignores ce qu'est la patrie... La perte de la langue est la perte de soi" (ibid).

Nous nous accordons avec le jugement d'el-Nadim, car effectivement, la langue nationale est l'expression de principes, de jugements et de notions communs à tout un peuple. Elle sous-entend des valeurs morales et sociales qui unissent des communautés entières. Ayant sacrifié la langue nationale à la langue française, les auteurs francophones algériens seront l'objet de nombreuses critiques. "Je ne peux admettre, dit Abdelkrim Ghellab, le romancier arabe, qu'une langue étrangère prenne le dessus sur la langue nationale" (Déjeux, 1993, 177). Effectivement, l'usage d'une langue étrangère marque la rupture avec la mère, la communauté et le patrimoine. Par l'adoption du champ linguistique et culturel de l'étranger, l'écrivain n'est plus représentatif de sa société. Il appartient à la société de l'étranger plus qu'il n'appartient à la sienne.

Cependant, par son déroulement linéaire, narration biographique et sociale, le roman de Touati apporte un témoignage sur une certaine société: la société algérienne. C'est aussi un document de première main. L'auteur a recours à des termes du dialecte algérien; les images, les exclamations et les expressions sont tirées de l'arabe parlé. L'usage des termes et des expressions du dialecte algérien a aussi pour objectif le rehaussement et la mise en valeur de l'élément national. Des termes comme *hammam* (bains de vapeur), *fota* (soupe), *shorba* (ceinture de soie et de coton), *derbouka* (tamour) laissent l'étranger perplexe. Un air de mystère domine la narration car l'arabe accessible aux peuples du Croissant et à ses connaisseurs ne se révèle qu'à ses initiés. D'autre part, l'usage des termes algériens favorise la communication entre les connaisseurs de cette langue. L'introduction de termes arabes dans la narration française établit une sorte de complicité entre l'écrivain et ses lecteurs, qui selon le romancier marocain Tahar Ben Jelloun est équivalente à un clin d'œil subtil qu'ils échangeraient entre eux. Selon Sélim Abou, "Du point de vue social, ce mélange... apparaît comme un de ces jeux gratuits de l'esprit, que seuls peuvent se permettre les plus cultivés" (Abou 71). Certes, l'aisance et la facilité d'expression sur deux registres

différents sont un témoignage de supériorité. D'ailleurs l'alternance des langages est une originalité en elle-même.

À l'encontre de Touati, Abu Al-Jabr adopte l'arabe comme langage d'expression. Vu que l'arabe est la langue nationale de plusieurs pays, il tient à délimiter son champ de narration. L'action se passe en Arabie saoudite et plus précisément à Jeddah. L'auteur ajoute que Soha est gynécologue à l'Hôpital Médical Universitaire de Jeddah et que c'est dans cette ville que Soha et son père résident. Le choix de la ville est significatif vu son association à la femme. Jeddah signifie en arabe "grand-mère" car les Séoudiens sont persuadés que c'est dans cette ville que se trouve la tombe de la première femme, Ève. À Jeddah aussi, les femmes jouent un rôle important car le nombre de femmes d'affaires dépasse celui de toute autre ville séoudienne. Par la suite, la ville sert d'accès au domaine de la femme, et par contexte, elle sert d'introduction à Soha, l'héroïne de la nouvelle.

Bien qu'Abu al-Jabr ait opté pour la nouvelle, sa narration s'accompagne d'un certain lyrisme car les Arabes ont toujours montré une prédilection pour la poésie. Cette préférence explique le développement et le rayonnement de ce genre littéraire. Durant la Renaissance Culturelle Arabe, les califes organisaient des concours de poésie auxquels assistaient les poètes les plus célèbres de la région. Le gagnant recevait des prix de valeur. Alliant la poésie à la narration, Abu Al-Jabr a recours à des termes tels que "les rayons de soleil", "les longs palmiers", "le jardin", "la verdure", "la grande chaleur", termes qui évoquent un univers poétique. À plusieurs reprises, l'auteur se sert des violettes comme personnification soit de Soha, soit de sa mère. Aux "violettes fanées" sont associées la faiblesse, la débilité et même la mort. Parlant de sa femme défunte, le père de Soha dira qu' "elle commença par perdre ses forces et comme ces violettes fanées sous le soleil torride d'août, elle s'était éteinte" (40). Par contre, les "violettes épanouies" sont symboles de joie, de renouvellement et de dynamisme. Soha étant libérée de sa promesse, les violettes célèbrent sa victoire. À la suite de cette nouvelle, le père de Soha "regarda les violettes et il remarqua qu'avec la fraîche brise marine, les fleurs fanées reprenaient vie" (43). La richesse du vocabulaire arabe permet l'expression d'une variété de nuances de sentiments et d'émotions. Décivant la langue arabe, le romancier marocain Tahar Ben Jelloun dira:

C'est vrai que la langue arabe est beaucoup plus riche que la langue française. Je me suis rendu compte de cela quand j'ai traduit des textes de l'arabe au français: là où dans le texte arabe, vous avez un mot, en français vous avez besoin d'une phrase entière pour rendre la même idée. C'est la richesse de la langue. (Gauvin 131)

Tout au long de la nouvelle, l'auteur passe en revue certains usages et coutumes arabes. Abu al-Jabr se sert de la langue arabe également pour illustrer les thèmes, les principes et la psychologie de ses caractères. La linguistique et l'écriture reflètent les coutumes et les traditions arabes. Parlant des circonstances de son mariage, le père de Soha ajoutera "qu'il n'avait pas vu (sa femme) avant leur mariage car les traditions

ne le permettaient pas” (40). Ce principe sera repris par une future belle-mère dans *Le Printemps Désespéré*.

Vous savez, dira-t-elle, ces jeunes gens n'ont aucune honte! Il [son fils] insiste à la [sa fiancée] voir le jour de leurs fiançailles. Il a peur que je ne lui amène une bossue! Honnêtement! De nos jours, un homme ne demandait jamais à voir sa femme avant le jour de leur mariage! Mais à présent les temps ont changé. Qu'en pensez-vous? (42)

150

Abu al-Jabr et Touati ont foi en le mariage de convenance et le mariage traditionnel des générations passées, mais ils reconnaissent que les temps ont changé. Néanmoins, le père de Soha avoue qu'il avait aimé sa femme dès qu'il l'avait vue. “Violets” illustre aussi un autre genre de mariage assez populaire dans les pays arabes: le mariage entre cousins. Toutefois, nous aimerions souligner que si le projet de mariage entre Soha et Samir n'avait pas réussi, ceci revient à d'autres raisons que nous discuterons plus tard. Aussi Soha souligne-t-elle que les critères associés aux expressions “vieille fille” et “âge de se marier” ont changé; elle ajoute qu'il est vrai aussi que les temps sont révolus. Toutefois, le mariage en Arabie saoudite est une décision familiale et non pas seulement individuelle. (Il en est de même dans la majorité des pays arabes.)

“parfois, nous devons mettre nos sentiments de côté, dira Soha. Notre société estime que l'accoutumance est à la source de l'amour conjugal.” Nous ne sommes pas comme les Américains et les Européens qui choisissent les leurs [leurs propres époux]. (39)

Certes, les principes de Soha sont en harmonie avec ceux de sa société.

“Violets” reflète aussi la philosophie et la mentalité arabes quant à la Chance, le Destin et la Providence. Le croyant ramène tous les événements de sa vie, heureux aussi bien que malheureux, à la volonté divine. Passant en revue sa vie, le père de Soha pense avec tristesse et nostalgie aux jours heureux passés avec sa femme, à présent disparue. Examinant sa vie présente, il reconnaît “qu'il doit sa fortune à Dieu” (40). Toutefois, ni épreuve ni malheur n'ébranlera sa foi en la bonté divine. Sa foi dans le destin lui sert de guide. Soha hérite de son père la confiance en la Providence et la destinée. La philosophie de ce dernier, qui est aussi bien la sienne, consiste en l'attribution de la réussite, du succès et de la prospérité à Dieu et non pas à l'individu même. Ce témoignage de croyance et de profession de foi ne sont point synonymes de résignation ou de fatalisme: “La vie de l'homme, dit le père de Soha, est semblable à un livre de pages blanches rédigées par la plume du Destin d'une manière si étrange et si parfaite, qu'elle étonne même les personnes les plus expérimentées” (39).

Le père de Soha reconnaît que le Destin est une force contre laquelle il ne peut guère lutter, mais il attribue à la Providence un rôle positif et bienfaiteur. Les Arabes ont recours à une expression qui symbolise cette force surnaturelle: “el-maktoub” ou “c'est écrit”, diront-ils. Si cette philosophie appelle à la patience; toutefois, elle n'encourage pas la passivité. Omar Khayyam, le poète persan expose cette idéologie en ces termes: “Le premier matin la fatalité écrivit/Ce qui se lira à l'Aube du Jugement Dernier” (Gurvitch 21).

Tout au long de la nouvelle, les références au Destin sont nombreuses. Néanmoins, il faudrait ajouter que les allusions à ce “qui est écrit” ne limite ni la liberté de l'individu ni ses décisions. Soha à la certitude que ses vœux seront réalisés et que son union à Samir n'aura pas lieu: “Elle n'avait pas cherché à se libérer de la promesse de sa mère, bien qu'elle ne voulait pas épouser Samir. Le Destin accorde à l'individu ce qu'il désire aussi bien que ce qu'il craint” (42). Le père de Soha aurait aimé voir sa fille mariée. Toutefois le Destin est imprévisible: entre les vœux de sa fille et les siens, le Destin avait comblé les vœux de Soha.

LES REVENDICATIONS SOCIALES

Le Printemps Désespéré et “Violets” analysent le rôle de la femme dans la société. Les principes et les revendications de Yasmina et de Soha sont comparables. Toutefois, bien que les deux héroïnes aspirent au même but, leurs aspirations sont de natures différentes. La poursuite du bonheur et de la réussite professionnelle de Yasmina et de Soha sont similaires; cependant, leurs perspectives, leur comportement, leur idéologie et leur langage s'inscrivent sous des signes différents. Alors que la déception amoureuse et le manque de respect communautaire dictent la conduite de Yasmina, Soha, par contre, est guidée par le respect des parents et l'adoption de principes communs à son groupe social. Abandonnée par le jeune homme de ses rêves et le collègue qu'elle aimait, Yasmina se tourne vers la vie professionnelle et la revendication de ses droits. Par contre, liée par une parole donnée en son nom, Soha insiste à mettre en pratique cette promesse, aux-dépens de son propre bonheur. Sur son lit de mort, la mère de Soha avait demandé qu'une fois en âge de se marier, sa fille épouse son cousin Samir. Selon la mère, Soha ne trouverait meilleur parti étant donné que les pères étaient frères et les mères étaient sœurs aussi. Vu qu'à ce moment, Soha n'était qu'une petite fille de douze ans, son père avait donné sa parole en son nom. Mais une fois adulte, Soha tient à tenir la promesse donnée.

Touati et Abu Al-Faraj associent leurs héroïnes à une fleur particulière, l'une au jasmin: Yasmina (*Le Printemps Désespéré*), l'autre à la violette: “Violets.” Toutefois cette association n'est guère fortuite; elle renvoie aux éléments communs qui associent les jeunes filles aux fleurs: beauté, jeunesse, fraîcheur, source de joie et emblème de modestie et d'humilité. Le temps des fleurs est aussi un temps où l'être a toute sa force et son éclat et c'est précisément l'âge de Yasmina et de Soha. Les fleurs symbolisent également des attributs frères, d'où la référence au sexe faible. Cependant, les violettes et les jasmins sont des fleurs très odorantes qui ne peuvent guère être ignorées. Similairement, Yasmina et Soha attirent l'attention sur leur personne et, elles non plus, ne peuvent passer inaperçues. Le symbolisme du nom propre et du titre permet aussi la perception des conflits et des contradictions. Il sert aussi d'introduction à la personnalité des héroïnes et de leur identité. Bien qu'appartenant au sexe faible, Yasmina et Soha sont prêts à lutter pour leurs convictions et leurs valeurs morales.

151

Le Printemps Désespéré met en relief la prise de conscience d'une jeune algérienne, qui au nom de la valeur personnelle et de la liberté individuelle élève la voix pour revendiquer ses droits et ceux de ses semblables. Sa révolte est dirigée contre les principes radicaux et les traditions archaïques. À l'enseignement et aux jugements communautaires, Yasmina oppose une morale et des principes individuels. Il est vrai c'est au nom du droit professionnel, de l'engagement dans la modernité et le développement que Yasmina se révolte; toutefois, il ne faudrait guère ignorer son désir impérieux de se faire justice. En effet, la lutte de la jeune Algérienne s'avère acharnée, d'autant plus qu'elle s'attaque à l'Autre, symbolisé par la communauté, la vieille génération, les traditions archaïques et l'Algérien en général.

Par contre, Soha, l'héroïne de "Violets", voit se réaliser tous ses désirs car ceux-ci coïncident avec les principes de son père et ceux de la société à laquelle elle appartient. Le respect que le père a pour sa fille et la confiance en son jugement sont à la source de la réussite professionnelle de Soha et de toute décision se rapportant à son avenir. Alors que Yasmina adopte une attitude rebelle vis-à-vis de la société, Soha respecte les principes de la sienne et défend les valeurs traditionnelles de sa communauté.

LES PRINCIPES COMMUNAUTAIRES

Touati présente *Le Printemps Désespéré* comme l'histoire d'une famille algérienne à travers trois générations. Yasmina, l'héroïne de notre étude représente l'Algérienne évoluée. Sous un aspect résigné, Yasmina cache un naturel rebelle dont les causes génératrices ont leurs sources dans les injustices et les abus sociaux auxquels elle assiste constamment. Les récits de Louisa, sa belle-sœur, n'ont pour effet que d'attiser ses rancunes contre la société et d'intensifier ses rancœurs. "Louisa est condamnée à passer le reste de sa vie avec ce saoul, parce qu'elle n'a nulle place où aller" (125), dit-elle. Yasmina attaque particulièrement ce saoul qui n'est autre que son frère, individu dont le seul attribut est celui de mâle parasitaire et asservissant.

C'est avec malveillance et hostilité que la société algérienne réagit aux idées réfractaires du passé. Le conflit auquel se livre Yasmina consiste en la remise en question de la fidélité au passé et aux normes réfractaires. Pour la communauté algérienne, l'importance de la tradition réside en "ce système de connaissances des valeurs, des prescriptions, des enseignements, des contraintes qui assurent l'adhésion de l'individu à l'ordre social et culturel existant, et qui est transmis de génération en génération" (Gosselin 217).

L'ancienneté de ces valeurs est garant de leur incontestable validité. En effet, l'adoption des normes des ancêtres semble favoriser la solution des problèmes sociaux, non pas uniquement parce qu'elles sont anciennes, mais en raison de leur caractère sacré et de leur supériorité. La conduite générale est guidée par cet esprit de tradition qui se manifeste dans les moindres décisions et dans la vie quotidiennement, "car de ce passé elles sont participantes et gardiennes des valeurs métaphysiques, auxquelles

on doit trop pour pouvoir les circonscrire ou les domestiquer" (Berque 23). Transmise de génération en génération, la tradition acquiert un cachet immuable et figé.

En effet, il y a en Soha des traits qui s'apparentent à ce même esprit et à celui de la société où elle vit. La jeune fille embrasse, volontairement et en toute connaissance de cause les principes de sa communauté. Mettant en relief les écarts qui existent entre la culture occidentale et celle du Moyen-Orient, Soha fait remarquer que ce choix n'est guère sans sacrifice; bien plus, il est synonyme d'abnégation. Toutefois elle ne recule point: "nous devons mettre notre cœur de côté, parfois" dit-elle (39). Cependant, il ne faudrait guère se méprendre sur l'affirmation de Soha; celle-ci n'est point résignation, mais foi en l'efficacité d'un système communautaire.

Selon Yasmina, cet ensemble de symboles, d'enseignements et de valeurs prête à l'évasion et à la passivité. "Suis la voie de ton père et de ton grand-père", dit le proverbe kabyle. Yasmina ne se leurre guère. Elle est consciente de tout obstacle à surmonter; et elle constate que tout changement se rapportant à la condition traditionnelle de la femme est perçu comme une menace dirigée contre les hommes et un défi lancé à l'ordre social conventionnel. En effet, tout changement détruirait les images traditionnelles de la femme et de la mère impuissantes et passives. D'ailleurs les changements sont rares sinon inexistants en Kabylie. "Lever le Djurdjura (chaîne de montagnes) avec une fourchette, dira-t-elle, est plus faisable que la croyance en le rapide progrès de la mentalité algérienne" (140). L'image de la femme réduite à la dépendance est objet de plusieurs études. La supériorité n'est pas accordée au sexe qui enfante, dira Simone de Beauvoir.

Il est vrai que généralement la supériorité n'est pas "attribuée" au sexe qui enfante, toutefois l'héroïne de "Violets" contredit la thèse de Simone de Beauvoir et celle de la grand-mère de Yasmina pour qui et pour "toute vieille femme kabyle l'ensemble de trois filles ne vaudront jamais un homme stupide" (18). C'est avec fierté et admiration que le père de Soha met en relief les qualités intellectuelles et professionnelles de sa fille. Comparant sa fille à son fiancé, le père de Soha n'hésite point à souligner la supériorité de sa fille en ces termes: "Soha était très différente de Samir. Elle était brillante et travailleuse. Un jour, elle serait une des plus célèbres chirurgiennes de Jeddah... Samir était différent. Il était satisfait de prendre son temps dans ses études et de compter sur le revenu de son père" (40).

À présent, Soha était gynécologue à l'Hôpital Médical Universitaire de Jeddah. Selon son père, elle était destinée à un avenir brillant, vu son engagement et son dévouement à ses malades. Soha démontre que la femme, à qui est donnée l'opportunité d'instruction et de carrière est apte de réussir, parfois elle peut même éclipser l'homme. Conscient des ressources de l'instruction féminine, Abu Al-Faraj met en valeur sa portée sociale. Telle comparaison a pour objectif de mettre l'accent sur l'importance de l'éducation féminine et de la contribution de valeur de la femme. Il est vrai que ce jugement risque d'offenser l'audience masculine, cependant l'auteur n'est point intimidé. Poursuivant son point de vue, il substitue une preuve à une théorie. Prenant la parole, Soha dira de Samir: "Cinq ans ont passé et il [Samir] est

toujours en Amérique. Il n'a toujours pas obtenu sa maîtrise de Polytechnique alors que tous ses amis sont revenus leur diplôme en main" (39). Le père de Soha n'hésitera pas non plus, à souligner l'inaptitude intellectuelle de Samir. Ayant appris la nouvelle du retour du jeune homme, il s'informe auprès de son frère sur les études de Samir:

- "Mais dis-moi," demande-t-il à son frère?

- "Quoi?" répond le frère.

- "L'essentiel, est-ce qu'il [Samir] a terminé ses études?"

- "Il dit qu'il vent poursuivre des études de doctorat. Je suis fier de lui."

- "Oh! Je vois cela un peu différemment," reprend le père de Soha. "Quelqu'un qui a passé toutes ces années pour obtenir une maîtrise n'est probablement pas apte à poursuivre des études de doctorat à moins qu'il ne travaille plus dur. Mais je suis sûr que toi, tu sais ce qui lui convient le mieux."

- "Soha et toi, viendrez-vous nous voir?" demande le frère.

- "Oui, nous viendrons," répond le père de Soha. "Cependant, Soha n'est pas ici pour le moment. Quand elle reviendra, nous nous mettrons d'accord sur un moment propice." (42)

Les allusions à l'inaptitude intellectuelle de Samir ne sont que trop nombreuses. Tout au long de la nouvelle, les références à son incompetence sont reprises soit par Soha, soit par son père. Le mouvement dialectique de comparaison, de jugement, de parallèle et d'analogie sert à mettre en relief la supériorité de Soha par rapport à son cousin et son ex-fiancé.

Le père de Soha a grande foi dans le jugement de sa fille. Lorsque son frère pose la question concernant leur visite, le père de Soha a recours au pronom pluriel « nous » plutôt que le singulier « je », et il ajoute « nous nous mettrons d'accord ». Cette réponse met l'accent sur la place privilégiée qu'occupe Soha dans sa vie. Il faudrait aussi relever qu'une telle réponse appartient au domaine de l'exception plutôt que de la généralité. Dans la culture arabe, c'est à la fille de concilier son emploi du temps à celui de son père et non pas l'inverse. Toutefois, l'attitude du père ne nous étonne point car il trouve à sa fille de nombreuses qualités et il les énumère toutes. Aux aptitudes intellectuelles et professionnelles, Soha allie la douceur, la détermination. Le bon jugement et la justesse de décision. "Y avait-il un homme qui les méritait?" se demandait son père (41). Selon lui, assurément non.

Alors que Soha acquiert respect et admiration, Yasmina poursuit une lutte continuelle contre les membres de sa communauté. Les insultes et les coups que les hommes infligent à leur femmes paraissent insignifiants aux "autres" mais pas à Yasmina. Les mauvais traitements reçus par les femmes, loin d'outrer la communauté féminine trouvent en elle une alliée. C'est avec passivité et apathie que les femmes réagissent.

D'ailleurs la réponse de Djohra, la mère de Yasmina, ne le prouve que trop. Incapable d'effacer les atteintes dirigées contre Louisa, sa bru, Djohra, essaie de la reconforter en ces termes "Qu'est-ce qu'il y a? Ton mari te bat et t'insulte: mais, c'est naturel.² As-tu vu un homme qui ne bat pas sa femme?" (127). Dans la société kabyle, l'image de la femme est en fonction du statut qui lui est assigné. C'est ainsi que Louisa doit se comporter en fonction de la position que la société lui a imposée: la fonction d'épouse soumise et résignée. Ce raisonnement, bien qu'apparenté aux normes de la communauté, est inacceptable pour Yasmina. Par la suite, elle refusera de répondre aux attentes de la société.

Au sein de cette société qui comble l'homme et qui prive la femme de ses droits, une conversion de mentalité est de rigueur. C'est avec aigreur Yasmina constate que "la beauté existe (en Kabylie) mais que la femme kabyle n'y en a pas droit" (151). La place de la femme kabyle est à l'intérieur du logis et non point à l'extérieur. Par contre, l'idéal de Yasmina consiste en la coopération de l'homme et de la femme et l'acception de leurs aptitudes respectives. Bien que plusieurs instances semblent contredire ce dessein, Touati introduit une note d'optimisme: "Il y aura des femmes (algériennes) heureuses, c'est simplement une question de temps" (152). Se rapportant à Malika, la cousine de Yasmina, Touati finit le roman en disant: "Sa revanche consistait à tout avoir. Pour le moment, elle n'avait rien. Mais elle avait espoir qu'un jour" (156). Touati laisse le lecteur en suspens. L'objectif de Malika n'est guère formulé. Ce manque de spécificité, aussi bien stylistique, que linguistique et dramatique s'applique non seulement à Malika, mais à l'Algérienne en général. Rêve, chimère ou réalité, seul l'avenir le prouvera.

Face à l'apathie et à la passivité de ses semblables, Yasmina opte pour la lutte et la persévérance. Pour elle, tout refoulement devient impossible, d'où sa recherche d'expression individualiste. Face aux obstacles qui contrecarrent ses plans, Yasmina répond par le défi. Au dessous de ses semblables par sa ténacité et son acharnement, elle le sera aussi par son recours à de nouvelles formules, "Vu que je n'ai droit à aucun respect en tant que femme ou même en tant qu'être humain, je gagnerai le respect en tant que médecin, dit-elle. Quel respect et quelle admiration, les gens ont-ils pour ces personnes instruites qui ne se donnent même pas la peine d'écrire lisiblement!" (47). Toutefois, sa mission ne s'avère guère facile. Les exigences de vie quotidienne et leur aspects sociaux provoquent l'aliénation de Yasmina et elle ne peut que crier son indignation: "Non, je ne vais pas abandonner mes études pour ça (les insultes, les mensonges et les calomnies). Pourtant, j'avoue que certains jours, je n'en peux plus. Je ne pourrais jamais m'habituer à leur (celle des hommes) mentalité, leur vulgarité, leur obscénité et leur agressivité vis-à-vis de nous" (29).

Yasmina concentre toutes ses impulsions sur le défi. Le respect et l'admiration que Yasmina convoite de pair avec le titre de docteur, Soha les acquiert aisément. Toutefois, cette déclaration de Yasmina reflète une mentalité et une attitude différentes de celles de Soha. Bien que médecins, toutes les deux, leurs perspectives et leurs objectifs sont loin d'être les mêmes. Yasmina étudie la médecine pour s'attirer respect

et admiration, alors Soha s'attire respect et admiration parce qu'elle est **médecin**. Docteur Soha, comme son père aime l'appeler est un titre qui révèle la **profession**. Toutefois, dans les sociétés arabes, ce titre qui précède le prénom de l'individu est un témoignage de fierté, d'orgueil, d'admiration et de respect vis-à-vis de la **personne** interpellée. Selon Titli pour certaines sociétés, le titre de docteur "[est] un titre **vague** mais magique qui [commande] le respect. Son titulaire [a] toutes sortes de **qualifications** y compris, celles de médecin, d'ingénieur, de professeur et d'individu **doué** de talents naturels d'autorité: en un mot une constellation de connaissance et de **pouvoir**" (Titli 65-66) Par la suite, il n'est guère surprenant que Yasmina choisisse la médecine pour profession, et que le père de Soha mette en relief la supériorité **professionnelle** de sa fille.

156 Toutefois la rancune de Yasmina ne disparaît point avec l'obtention de son diplôme. Cette rancune est dirigée non seulement contre les hommes, mais aussi contre les femmes qui perpétuent le mythe de la femme, servante de l'homme, de sa nouvelle famille ou tout simplement de sa belle-mère. À la suite du mariage de Fatma, la sœur de Yasmina, deux jours furent consacrés au nettoyage de la maison et à la lessive. Maintenant que Fatma avait quitté la maison, c'était à Louisa, sa belle-sœur qu'incombait tout le travail, et bien sûr, "Djohra ne toucha à rien. N'avait-on pas une bru pour s'occuper des tâches ménagères?" dira-t-elle (45). C'est avec **aigreur** que Yasmina reconnaît que c'est dans l'âme des esclaves que l'esclavage est le **plus** difficile à détruire. En fait, non seulement la grand-mère de Yasmina encourage et défend la vie de débauche et d'oisiveté du frère de Yasmina, mais bien plus, elle **perpétue** le mythe de la supériorité du sexe masculin: "pour une vieille Kabyle, dit-elle, l'ensemble de trois filles ne vaudront jamais un homme stupide" (18). Pour grand-mère, "ce stupide" perpétuera le nom de la famille, alors que les filles joindront **une** famille étrangère. Le conflit qui oppose Yasmina et ses semblables est au **niveau** de l'interprétation. Sa mentalité ne peut que se heurter à celles de ses semblables. Inflexible quant à l'interprétation de la tradition, Yasmina ne peut que dénoncer **son** application aveugle. "Pour les deux premières années (de lycée), le frère de Yasmina l'accompagnait au moment du déjeuner et la ramenait le soir. À ce moment, il n'était pas question qu'une fille circule toute seule sans chaperon masculin, même s'il n'avait que six ans" (25). Incapable d'accepter les contraintes sociales, Yasmina leur substitue de nouvelles valeurs qui ont pour source le respect de la femme professionnelle et de sa dignité humaine. Il ne faudrait guère se méprendre sur l'attitude de Yasmina car elle n'est qu'un développement de sa conscience individuelle. Selon Georges Gurvitch, "dans toute société et dans tout groupe particulier, à tout moment de leur existence, un drame aigu se joue entre les forces de conservation et les forces d'innovation" (Gurvitch 103).

La lutte de Yasmina a pour objectif, la réalisation d'un nouveau système et l'établissement de nouvelles valeurs qui favoriseraient la promotion de la femme. Si Yasmina n'a ni difficulté ni embarras à exprimer ses sentiments, ceci revient essentiellement à son milieu social et à ses origines. L'Algérie, nation qui a acquis son

indépendance par la persévérance, l'obstination et la ténacité de ses citoyens est symbole de lutte et de résistance. Par la suite, il est légitime que Yasmina ait recours à des ressources similaires pour revendiquer ses droits. La profession, la carrière et le mépris de toute médisance seront ses armes par excellence. Toutefois, cette attitude féminine est probablement nouvelle puisque "traditionnellement, la femme reléguée dans l'espace domestique, n'a pas à se rendre publique une affirmation d'autonomie personnelle dans la société masculine" (Déjeux 192). La lutte féminine individuelle et personnelle est peut-être nouvelle pour l'Algérienne mais non pas l'agitation sociale.

En réponse à ce jugement de Déjeux, nous aimerions faire remarquer que légitimement la femme algérienne "n'était point reléguée dans l'espace domestique". La guerre d'indépendance de l'Algérie l'a "rendue publique"; par conséquent, les souffrances et les sacrifices qu'elle a endurés lui donnent droit et accès au monde masculin. Alors que l'agérien combattait l'ennemi du maquis, l'Algérienne défendait son pays et ses citoyens au moyen de ses propres armes de simulation, de déguisement et de piège. Si l'Algérie a pu obtenir son indépendance après cent trente-deux ans d'occupation, ceci revient à la collaboration de ces citoyens, hommes aussi bien que femmes. Des citoyennes telles que Djamilia Bouhraid et Djamilia Boupacha et tant d'autres ont gagné la victoire au prix de la souffrance morale, physique et même la torture.

157 Mais si l'Algérienne a combattu le colonisateur côte à côte avec l'homme et avec ses sœurs algériennes, Yasmina mène une lutte sans aide. La plupart de ses cousines avaient épousé les prétendants choisis par la famille sans objection et sans protestation. À part deux d'entre elles, les autres n'avaient même pas terminé leurs études. Par son attitude, Yasmina entre dans le domaine de la personnalisation et de l'individuel, par opposition au domaine du groupe. Aussi, Roger Caillois prévient-il le militant que "dans la société, l'isolé est impuissant... la masse le brise ou l'ignore" (Caillois 87). En effet, Yasmina, le médecin, la professionnelle, est parfois ignoré, d'autres fois elle est l'objet de calomnies et de médisances. Il est vrai que tout comportement individuel n'est point arbitraire, cependant, en principe, c'est dans l'harmonie d'un groupe social et dans son unité que les forces transformatrices participent à l'établissement d'un nouvel ordre.

Partant d'une genèse individuelle basée sur ses propres expériences, Yasmina cultive un ressentiment contre les membres de la société qui perpétuent le cercle d'enfermement et les vieilles structures, car de la "survivance du passé, résulte de l'impossibilité pour une conscience de traverser deux fois le même état" (Bergson, 1948a, 6). En fait, les expériences que la jeune fille a vécues aussi bien que leurs souvenirs sont difficiles à rayer de la mémoire. Yasmina ne peut guère oublier que la mère de Brahim, le jeune médecin qu'elle aimait, est à la source de son échec sentimental. Effectivement, la mère de Brahim, "avait réservé" ce dernier à la jeune institutrice du village, causant ainsi sa rupture avec Yasmina, sa collègue, la jeune femme qu'il aimait et celle à qui il avait promis le mariage. "Après son expérience avec Brahim, Yasmina s'était juré que personne ne se moquerait plus d'elle" (153). Par la suite, Yasmina recourt à une position personnelle et raisonnée.

C'est avec amertume que Yasmina se rend compte que les images du passé sont vivaces et tenaces, et que derrière ce masque impénétrable et cet énoncé de vérités générales, se cachent des souvenirs où l'amour et la trahison se trouvent étroitement entremêlés. Car, il est vrai que "notre vie passée est là [dans notre mémoire] conservée jusqu'à ses moindres détails, et tout ce que nous avons perçu, pensé, voulu dès le premier éveil de notre conscience persiste indéfiniment" (Bergson, 1948b, 95).

Volontaire ou involontaire, la mémoire comme l'avance Bergson, permet à l'individu de découvrir l'unité de sa personne. Dans ce monde inégal et arbitraire, la fonction de la mémoire n'est pas uniquement le rappel des souvenirs et de leur survivance, mais sa fonction est, en premier lieu, celle de guide et de conseiller. Le passé sert d'inspirateur à l'avenir. C'est ainsi que le passé de Yasmina constitue un conflit permanent entre ses désirs et leur réalisation. Il reflète l'emprise du passé sur son être; mais ce même passé sera à la source de son adoption de principes révolus quant à l'avenir. Car, "la mémoire a pour fonction première d'évoquer toutes les perceptions passées analogue à une perception présente...(et) de nous suggérer ainsi la décision la plus utile" (Bergson, 1948b, 359). Une fois de plus, la mémoire intervient et prend le dessus. Est-ce que Yasmina pourra oublier le passé? Pourra-t-elle le rayer de sa mémoire? Eh bien, selon Bergson, la réponse est négative. Selon l'écrivain, si le souvenir disparaît, c'est parce qu'un autre souvenir l'a remplacé: "Suppression signifie substitution", dit-il. En effet, ce n'est que quand Yasmina rencontre Mohand qu'elle aubile sa rancune contre Brahim et qu'elle reprend goût à la vie.

LES VALEURS TRADITIONNELLES

Par l'adoption de valeurs traditionnelles, l'Algérien affirme son vis-à-vis de toute nouveauté. Ce les hérité des ancêtres consiste essentiellement en principes et en convictions dont la sagesse est rarement discutée. Toute conduite est justifiée "au moyen d'un argument unique: les ancêtres nous l'ont appris...l'ancienneté et la continuité sont les fondements de la légitimité" (Lévi-Strauss 312-13). Habitudes, coutumes, concepts reflètent cet attachement fidèle à l'âge et à l'expérience. En effet, toute société possède un fonds de normes qui sont à la base du comportement de l'individu. Pour la société kabyle aussi bien que pour la société arabe, à l'âge et aux aînés sont associées une certaine sagesse et une science que les années ne peuvent guère ternir. D'ailleurs le proverbe arabe affirme que "notre aîné d'un jour, nous dépasse en savoir qui remonte à une année. Optant pour une attitude rationnelle et positive, Yasmina dénonce toute adhésion aveugle au passé. Loin de rejeter les valeurs traditionnelles, la jeune fille discute leur autorité aussi bien que leur authenticité. Elle remet en question la validité de certaines données et re-examine les définitions conventionnelles. À l'énergie collective, Yasmina oppose l'énergie individuelle, en tant que facteur essentiel au progrès de la nation. Cependant, elle se rend compte que la jeunesse, l'enthousiasme et la foi en l'avenir ne sont point garants de l'évolution sociale. La tâche de Yasmina s'avère

plus difficile qu'elle ne le pensait: "Je suis une des rares personnes qui pensaient que nous pouvions changer les conditions présentes" dira-t-elle (140). Faisant appel à la création et l'exclusion de l'imitation aveugle, Touati aspire à une société qui reconstruirait la valeur intellectuelle, morale et positive de l'Algérienne.

Porte-parole de Touati, Yasmina aspire à un idéal positif et efficace qui concilierait les enseignements du présent et du passé. Car si la tradition pèche par ses aspects négatifs, on ne peut guère nier les éléments positifs de certaines valeurs communautaires. Ayant quitté l'Algérie et élu résidence en France, Malika arrive à la conclusion qu'en France "rien n'est gratis". Elle remarque aussi que "l'Arabe donne parce qu'il aime donner mais qu'il ne demanderait pas un franc à un Français" (148). Elle ne manquera pas de souligner aussi la différence de caractère, de personnalité et de principes qui la sépare des Français:

Je ne suis pas d'accord qu'avoir des amis signifie tout simplement quelqu'un avec qui aller au cinéma. C'est quand je suis dans de beaux draps que j'ai besoin d'amis. Bien plus, je suis prête à me couper en quatre s'ils sont en trouble. Et c'est ce qui les effraie. Je donne beaucoup mais j'en demande autant. Les Français n'aiment pas ça. (149)

159

Touati met en relief l'esprit de solidarité qui existe parmi les membres de la communauté algérienne, solidarité qui se reflète dans leur vie journalière. Lors du décès de la tante de Yasmina, la voisine prépara de la nourriture et la donna à la cousine de Yasmina en disant: "Voilà petite, mange! Et prends un peu pour ta grand-mère. Je sais qu'elle n'a pas le cœur de cuisiner. Allez, mange!" (9). Ce geste illustre l'expression de principes et de valeurs communes ou "esprit de corps". Selon Ibn Khaldoun, cet esprit consisterait "dans le dévouement des membres d'un groupe, les uns pour les autres, dans leur étroite solidarité, leur abnégation" (Bouthoul 463). La sollicitude et l'empressement de l'Algérien, attributs que Malika connaît si bien, seront les mêmes facteurs qui la sépareront de ses amis français.

Sans toutefois adopter une position réfractaire au passé, Yasmina et Soha soumettent toute évolution à l'analyse. Leur idéal consisterait donc à rejeter tout conformisme excessif, et à garantir l'adaptation de l'individu à son milieu social. C'est la condamnation de toute tradition rétrograde de même que tout excès. Entre les traditions qui s'attardent, et les outrances des modes nouvelles, il y a bien de la place pour une évolution raisonnable. Porte-parole de Touati et de Abu al-Faraj, Yasmina et Soha aspirent à un idéal qui concilierait les enseignements du présent et du passé. Conscientes de la sagesse des aînés, elles tiennent à sauvegarder leur originalité et leur cachet national. Par la suite pour Soha et Yasmina, concilier le mariage et la profession ne signifie point le rejet du mariage mais plutôt l'appel à une union basée sur le respect mutuel. Aussi Yasmina profess-t-elle sa foi en le mariage en ces mots: "Tu n'avais pas tort, écrit-elle à sa cousine, quand tu disais que mon seul désir dans la vie était d'avoir un mari et des enfants. Vois-tu un autre but dans la vie?" (153). L'objectif de Yasmina traduit son invitation à la coexistence de valeurs révolues et de normes en harmonie avec le système présent. Selon Levy-Bruhl, à tout système social cor-

respondent des modes de pensées et de structures différentes. Par conséquent, toute évolution devrait être guidée par la logique nationale.

Le Printemps Désespéré illustre la révolte de Yasmina contre les traditions rétrogrades de sa société et de son milieu. Cette révolte met en cause le système social dans son ensemble. Si Yasmina prend de la distance par rapport à société, c'est pour mieux s'analyser et s'expliquer. Agent actif de l'évolution sociale, Yasmina fait appel à un processus de changement qui consisterait en la fusion des éléments traditionnels et modernes en vue d'une réinstauration progressiste des valeurs nationales. Consciente de fait que tout progrès est relatif, elle envisage une évolution basée sur l'équilibre des concepts modernes et de la routine journalière. Face aux exigences et aux contraintes des différentes mentalités, Yasmina propose un idéal, qui par l'élimination des excès, garantirait l'harmonie et la coordination des divers systèmes. D'ailleurs, n'est-ce point une des fonctions du progrès que la conciliation de l'ancien et du moderne?

160 À l'attitude de Yasmina, Soha offre les principes traditionnels de sa société et sa foi dans les valeurs communautaires et les préceptes enseignés par son père. "Je suis la fille de ce noble père, qui sait comment inculquer les vertus en sa fille", dit-elle (41). D'autre part, sa préoccupation capitale est la réalisation du vœu de sa mère quelles qu'en soient les conséquences. Elle exprime ce désir, à plusieurs reprises et en différents termes. "J'attends celui que ma mère a choisi pour moi" dit-elle (41). Elle renouvelle son intention disant, "je suis aussi fidèle que je le dois à la promesse de ma mère" (39). Soha tient à satisfaire sa mère, optant par son attitude pour la doctrine de la satisfaction des parents. Cette doctrine, populaire dans les sociétés arabes, avance que les enfants qui concilient ou même sacrifient leurs désirs à ceux de leurs parents seront accompagnés de leur bénédiction. Toutefois, ceux qui outrepassent leurs ordres poursuivis par une malédiction Djohra exprime les mêmes idées quant à la décision concernant les études de Yasmina en ces termes; "Je ne veux point m'opposer à leur [les aînés de la famille] volonté. Cela porterait malheur" (927). Soha fait preuve d'une conviction similaire. Elle démontre qu'éducation, carrière et profession ne sont point en contradiction avec les desseins des parents ou de la communauté. Sa philosophie et son idéologie se reflètent dans son attitude qui consiste à attendre patiemment la décision de Samir. Elle ne se préoccupe guère de son futur mariage à Samir ou de son avenir. Elle est certaine qu'éventuellement et en temps opportun, cette union n'aura pas lieu et qu'elle rencontrera l'homme de ses rêves; "Je suis très occupée au travail et c'est la vérité. Toutefois, ne te fais pas de soucis, dit-elle à son père. J'attends toujours le chevalier servant de mes rêves. Il apparaîtra au moment opportun" (41). Soha envisage un avenir qui concilierait profession et mariage. Bien qu'elle n'ait point rencontré son futur partenaire, elle ne doute guère que son rêve ne se réalise.

Le thème du mariage et de la profession est un sujet de grande actualité vu le grand nombre de femmes arabes qui accèdent à la vie professionnelle. Les professions préférées sont la médecine et l'enseignement. À l'instar de Samir, certains maris prennent ombrage et n'acceptent pas le travail de la femme en-dehors de la maison. La littérature arabe adresse ce thème et attire l'attention des femmes qui pensent rallier

leur mari à leur cause, une fois mariées. Ayant passé par des circonstances similaires, Nawal El-Saadawi, psychiatre et romancière égyptienne introduit la discussion d'un couple à ce sujet, dans son roman *Memoirs of a Woman Doctor*. El-Saadawi démontre que la femme à qui on donne le choix entre la vie conjugale et la vie professionnelle, il n'y a pas de garantie qu'elle choisira nécessairement le mari. Elle-même n'a pas hésité à quitter son mari et son héroïne fera de même. L'échange de mots commence sur un ton conciliatoire et aimant, toutefois, il se termine par des ordres qui n'admettent point de réplique. L'héroïne a des facteurs communs avec Yasmina et Soha. Elle est médecin comme elles et mariée; comme toutes les deux, elle ne compte pas abandonner sa profession. Le dialogue suivant illustre les arguments du couple:

"Je ne veux pas que tu sortes chaque jour, dit le mari."

"Je ne sors pas pour m'amuser, répond sa femme."

"Je ne veux pas que tu examines des hommes et que tu les déshabilles."

"Nous n'avons pas besoin du revenu de la clinique", dit le mari.

"Je ne travaille pas pour l'argent, répond la femme, J'aime mon travail".

"Tu as besoin d'être libre pour ton mari et ton foyer."

"Qu'est-ce que tu veux dire?"

"Ferme la clinique."

"Et les malades et toutes les personnes qui comptent sur moi."

"Il y a d'autres docteurs."

"Et mon avenir et toutes les connaissances que j'ai passé la moitié à acquérir."

"Je suis ta vie."

"Je suis celui qui donne des ordres. Je suis ton mari." (El-Saadawi 63-65)

Le dialogue du couple sert d'avertissement pour toute femme qui accepterait une union sans assurance que sa profession ne serait point en conflit avec son mariage. Si Soha et Yasmina demandent une promesse de leurs futurs époux, c'est qu'elles voudraient éviter une situation similaire.

L'ÉDUCATION: ARME À DOUBLE TRANCHANT

Le thème de l'éducation n'est point remis en question dans "Violets". Loin de présenter des arguments en faveur ou contre l'instruction, Abu al-Faraj présente le résultat final de tel engagement. Le succès professionnel de Soha est preuve suffisante que priver la femme d'éducation, c'est priver la nation de tout progrès, car une société

libérée se mesure à la somme des principes de ses individus et à leur idéologie. Dans cette nouvelle, l'éducation féminine ne prête point à discussion. Comparée à Samir intellectuellement et professionnellement, Soha l'emporte sur lui. Les nombreuses discussions entre Soha et son père ne le prouvent que trop. Selon Marianne Alireza, ce phénomène n'est guère surprenant. Dans son article intitulé "Women of Saudi Arabia", la journaliste déclare:

J'ai entendu que d'une manière consistante, les jeunes filles surpassent les jeunes gens dans les épreuves scolaires. Dans une certaine classe terminale, où le nombre d'étudiants dépassait trente fois le nombre d'étudiantes, les cinq premières places revenaient à des étudiantes. (Alireza 442)

162

Si Abu al-Faraj passe sous silence les années d'études de Soha à l'université, c'est que celles-ci ne présentent guère de conflit. À l'encontre de Yasmina, qui doit subir les agacements et les provocations continuels de ses camarades masculins, Soha est à l'abri de tout ennui. Contrairement à l'enseignement en Algérie et dans les autres pays arabes, l'enseignement saoudien n'est mixte à aucun niveau. Au niveau universitaire, les cours sont enseignés au moyen de télévisions à circuit fermé. Bien que le professeur mâle ne voit pas l'étudiante, tous deux peuvent communiquer par l'intermédiaire du téléphone que chaque étudiante a sur son bureau.

À travers Yasmina, se profile un idéal social quant à l'éducation de la famille en général et de la femme en particulier. Touati traite de l'éducation de la femme sur deux registres différents. D'une part, elle illustre l'angoisse et la crainte de toute mère et de la communauté algérienne quant à l'instruction de la femme, de l'autre, elle offre une image flatteuse de l'algérienne instruite en la personne de Yasmina.

Tout au long du *Printemps Désespéré*, on ne peut guère s'empêcher de noter les nombreuses allusions négatives se rapportant à l'éducation de la femme. Sous formes de prononcés n'ont qu'un objectif unique: transmettre l'opinion générale quant à l'enseignement féminin. À son fils qui pense choisir pour épouse une camarade d'école, une mère répond avec animosité: "Une fille instruite! Ce serait ta chute" (88). C'est vrai que l'homme joue un rôle économique et public important, toutefois c'est généralement la mère qui choisit sa bru. Fréquemment, la mère algérienne fait preuve de méfiance vis-à-vis de la femme instruite. "Oh! Mais je n'ai pas besoin de fille instruite. Je veux une bru qui sache tenir sa langue, qui sache cuisiner et qui nous donnerait des petits-enfants" (41), dit une future belle-mère. À la jeune fille instruite sont associés l'arrogance, l'incompétence ménagère et la défi lancé aux hommes. Les belles-mères sont les premières à se plaindre d'elle. "Il y a trop de femmes instruites, diront-elles...[nous ne pouvons] plus trouver de bruses obéissantes qui sachent préparer de grands, gros gâteaux! Quant aux hommes, ils sentent que leurs privilèges leur ont été ôtés" (107). L'âge et l'instruction vont de pair quant au choix de la future bru: une jeune fille de seize ans, pas trop instruite est un choix idéal pour la belle-mère algérienne. Malheureusement, Yasmina ne répond guère à ces critères. Yasmina

avait dix-neuf ans: "Dix-neuf ans, c'est vieux! Ces hommes veulent des jeunes filles de seize ans. Mais ce qui était impardonnable, c'était le fait que Yasmina était trop instruite. Les femmes qui avaient un fils ne voulaient pas de filles qui auraient étudié au-delà du certificat d'études primaires" (28).

Ignorant les possibilités intellectuelles et mentales de la femme, certaines familles défendront toute instruction à leurs filles, car c'était selon elles, leur ouvrir le chemin de la perte. "À Alger, les étudiants surnommaient la résidence des étudiantes le bordel" (47). Si Touati met l'accent sur l'instruction, c'est qu'elle la considère un facteur de première importance quant à la promotion de la femme. Professeur à l'université de Tizi-Ouzou, elle reconnaît la valeur de l'instruction. Partant de cette prémisse, Touati aboutit à ses controverses. Cependant, si l'auteur traduit son désir d'instruction féminine, ceci ne revient point à dire qu'elle rejette toute structure traditionnelle, car elle a foi en les mérites et la valeur des coutumes. Faisant preuve de modération et de tolérance, elle fait appel à de nouvelles formules qui concilieraient les préceptes communautaires et les systèmes modernes. Toute attaque dirigée contre l'ignorance des femmes se propose le relèvement général de la nation. Toute critique du système pédagogique ou social a pour but l'incitation à l'éducation de la femme. Contraire à toute préconçue, ce sont les grands-parents de Yasmina qui tendent vers la collaboration de deux sexes en vue de l'édification d'une société révolue. Face à l'étonnement de ses cousines, Malika, la cousine de Yasmina, leur présente une image évoluée et inconnue de Sekoura, leur grand-mère: "J'ai toujours cru que les grands-mères avaient l'esprit étroit, mais ce n'est pas vrai!...Ma grand-mère dit qu'elle n'a pas mangé de glands et qu'elle n'a pas enterré presque tous ses enfants pour que seuls les garçons s'intruisent" (109). Faisant de la femme l'associée de l'homme, Abdelkader (le grand-père de Yasmina) souligne l'effet de l'éducation féminine quant à l'évolution sociale. Il invite la femme à la participation au travail civique et social. "Nous n'avons pas acquis notre indépendance uniquement pour les hommes. Pourquoi empêcher les femmes de faire des études? Sommes-nous voués à l'ignorance? Autrefois, nous avions une excuse pour demeurer ignorants, mais à présent ce serait un crime que d'empêcher quelqu'un de faire des études" (25), dit Abdelkader, en défense de Yasmina et de son désir de poursuivre des études de médecine.

Nous tenons à souligner que le choix du nom Abdel Kader n'est guère fortuit ou accidentel. Il faudrait faire remarquer que cette référence onomastique et historique est très réussie. En empruntant le nom du héros algérien et le champion des droits des Algériens, Touati affirme l'autorité et la sagesse du grand-père. D'autre part, ce nom qui signifie en arabe "l'esclave du Puissant" revêt le personnage d'une certaine légitimité. Mêlant sa voix à celle des défenseurs de l'éducation féminine, Abdelkader soutient que cette instruction arracherait la femme au monde de l'ignorance, des superstitions et des idées irrationnelles. En principe, les femmes reconnaissent la validité de son jugement et la sagesse de sa décision. Toutefois ce n'est guère la pratique commune, sans oublier le "qu'en dira-t-on". "Tout le monde était d'accord avec lui (Abdelkader). Il avait raison. Mais que diraient les gens? Les filles 'de bonnes

163

familles' quittaient l'école à douze ou treize ans" (25). Basant son idéal sur l'éducation féminine, Touati reprend la théorie qui tout progrès est entravé tant que la moitié de la population est paralysée par le retard et l'ignorance. Djohra, la mère de Yasmina présente une perspective différente. Si elle accepte que sa fille poursuive ses études, c'est par respect pour les aînés plutôt que pour l'instruction même. Elle justifiera sa décision en ses mots: "Les aînés de la famille prennent le parti de Yasmina. Tous veulent qu'elle poursuive ses études. Qu'il soit fait selon leur volonté! Je ne veux point m'opposer à leur volonté. Cela porterait malheur" (27). Plus tard, Djohra se ralliera aux aînés et elle exhortera ses filles à l'étude et au choix d'une carrière: "mes filles, dira-t-elle, essayez de choisir une carrière pour vous-même. De cette manière, les gens vous respecteront!" (28).

164 Quand Yasmina et Soha demandent à assumer leurs fonctions de médecin, elles réclament un droit légitime qu'elle ont acquis par leurs études et leur formation professionnelles. Toutefois, Touati, et Abu al-Faraj comme Laroui d'ailleurs, mettent en relief l'importance de la libération de l'esprit de l'individu; car c'est à partir de celui-ci que la libération sociale a lieu. L'éducation de l'individu étant à la base du progrès social, c'est par son intermédiaire que la liberté de penser et la conscience des responsabilités sont acquises. Comme le dit Abdallah Laroui, "la libération de l'esprit de l'individu est logiquement antérieure à la libération de la société" (Laroui 122). C'est par l'adoption d'une attitude critique par rapport au passé, et la perspective d'un avenir meilleur que le progrès de la nation se manifestera. En effet, ce sont les individus qui commandent l'esprit et la culture d'une société et c'est à eux que revient le pouvoir d'éveiller la conscience publique. Toute mutation sociale donne naissance à une réforme ou à l'établissement d'un nouvel ordre. Une société libérée se mesure à la somme des principes de ses individus et à leur idéologie.

LE MYTHE DE LA MATERNITÉ

Cependant si c'est à l'école que revient la formation intellectuelle de l'enfant, c'est la famille première cellule de la communauté à qui contribue à la formation de son caractère et de sa personnalité. Fondatrice de principes et de valeurs, la famille forme aussi l'identité de l'individu. Mœurs et coutumes sont transmises par l'intermédiaire de la famille, institution qui met en relief l'obéissance aux parents et la vénération des ancêtres.

La famille joue un rôle de première importance dans la société kabyle aussi bien que dans la société arabe; son influence sur l'individu est considérable, car c'est au sein de cette famille que les enfants acquièrent leur premier apprentissage. C'est aussi par son intermédiaire que les valeurs morales et éthiques sont transmises. C'est avec fierté que Djohra, la mère de Yasmina met en relief les qualités morales de ses deux filles, même si elles passaient la nuit hors de la maison, elles ne feraient rien de mal (22).

La mission de la femme en tant que mère et éducatrice est une fonction éternelle qui ne se mesure point en facteur de temps. Tout au long des âges, les références à la mère et les louanges qui lui sont adressées ne sont que trop nombreuses. C'est ainsi que le Prophète Mohammed affirme que le Paradis est sous les pieds des mères: "C'est à ma mère, dit Napoléon Bonaparte, c'est à ses bons principes que je dois ma fortune et tout ce que j'ai fait de bien. Je n'hésite pas à dire que l'avenir d'un enfant dépend de sa mère" (*L'Égyptienne* 34). Ayant recours au langage métaphysique, Mao dira que la femme porte la moitié du ciel. Inspiratrice de la famille, la mère transmet à ses enfants, ses principes, ses convictions et ses valeurs propres. Selon le poète égyptien Hafez Ibrahim, la mère est une institution dont la formation commande celle du tout un peuple. Effectivement, les préceptes et les doctrines du milieu familial concourent à l'épanouissement de l'individu aussi bien qu'à sa perte. La sollicitude dont Djohra entoure Yasmina ne peut guère passer inaperçue. Lors de son séjour à Paris chez Malika, Yasmina est impressionnée par le luxe dont celle-ci s'entoure: "Quatre 165 chambres pour toi seule. Hey! Un hi-fi! Je suis médecin et je n'ai pas le quart de ce que tu as", constate Yasmina (147). Cependant, Yasmina est bien loin de la vérité. En réalité, c'est elle qui suscite l'envie de Malika "Tu as une mère qui t'adore, lui répondra Malika, et ça c'est beaucoup" (147). En effet, qui peut nier les avantages de l'amour maternel?

Par l'étude du mythe de la maternité, Touati met en relief l'étendue du rôle de la femme comme continuatrice de la lignée familiale en Algérie. Emblème de sacrifice et d'abandon, la mère mène une lutte solitaire pour l'existence du groupe. Son statut à l'intérieur du mariage kabyle est en fonction de la procréation et de la survie de la famille. Son existence est valorisée par la présence de ses enfants:

Sans enfants, dit la narratrice, elle (la femme kabyle) n'existerait pas. Mourir sans enfants, en Algérie, est le plus grand déshonneur. C'est un coup lancé à la virilité et à la continuité du nom de famille, coup qui mène à la dispersion de l'héritage familial. C'est un désastre pour une femme que d'être stérile. (52)

Tout au long du *Printemps Désespéré*, Touati souligne la fonction primordiale de la femme aux yeux de la société: son rôle de mère. Toutefois, ce rôle ne lui donne ni droits ni privilèges. Simone de Beauvoir avait déjà défendu cette thèse. Passant au-delà de cette définition, Yasmina présente une image différente de la femme. La mission de la femme selon Yasmina est celle d'épouse, de mère, de partenaire et de collègue.

ESPACE MASCULIN/ L'AUTRE

Par le choix des études et l'accès à l'université plutôt qu'au mariage, Yasmina pénètre dans un espace qui est étranger à la femme traditionnelle. En fait, Yasmina passe de l'espace familial (maison, village) à un espace inconnu (université, ville). En entrant à l'université, Yasmina franchit l'espace masculin et par la suite, le domaine

de "l'autre". En se séparant de ses semblables et en joignant le monde universitaire, Yasmina quitte l'espace féminin et joint l'espace masculin, sans toutefois en faire partie. Ce phénomène est d'autant plus dramatique qu'il souligne la traversée de Yasmina de l'intériorité (domicile) à l'extériorité (centre d'éducation). À l'intérieur sont associées la privauté, l'intimité. Le monde de Yasmina est celui de la famille, alors que l'extérieur représente l'anonymat et l'infini. Toutefois, c'est par l'association au monde masculin que Yasmina s'attire les critiques de la communauté.

166 Par leur accès à l'université, Yasmina et Soha font partie d'une société privilégiée: la société des personnes instruites, société qui en général, est celle du sexe masculin. Toutefois, cet accès symbolise aussi la reconnaissance de leurs facultés mentales et intellectuelles: "Tout le monde n'est pas aussi intelligent que toi" (31), dira Fatma à Yasmina. Pour Yasmina, l'instruction représente la revanche sur la société. C'est aussi l'espace qui donne accès à la liberté, à l'innovation et au pouvoir. Selon Laacher, "(l'université)...est le lieu vers lequel convergent des articulations qui s'articulent à des croyances et à une idéologie égalitariste" (Laacher 63). En effet, par leur choix de l'université, Yasmina et Soha ont recours à l'instrument le plus efficace; celui qui permet l'intégration et l'élimination des inégalités intellectuelles et professionnelles entre hommes et femmes. L'université est aussi le lieu qui permet l'acquisition de diplômes et de titres sans distinction entre garçons et filles. Bien plus, c'est le lieu qui légitime le respect de l'individu et son statut social.

Bien que Yasmina partage avec ses collègues masculins la langue, la culture et le patrimoine, toutefois, elle est "l'étrangère", dans un univers et un cadres étrangers. Sa présence parmi ses collègues masculins ne symbolise guère l'assimilation et l'unité, mais plutôt la difficulté de communication avec "l'autre". Dans cet espace qu'elle a volontaire choisi, Yasmina, au début au moins, est un sujet déplacé, car aux yeux de ses collègues, l'université et la rue sont des espaces masculins, alors que le logis est le domaine privilégié de la femme. Lors d'une discussion entre Yasmina et Fatma, sa sœur, Fatma met en relief l'exclusivité de la rue. La rue est l'univers masculin sans partage alors que le logis est celui de la femme.

"Tout ce que je veux dit Yasmina, c'est que gens ne m'insultent pas parce que je suis dans la rue."

"Voilà!" Tu l'as dit: dans la rue. Tu ne dois pas te trouver dans la rue. Nous devons rester attachées à nos niches comme des chiens de garde. Nous devons demeurer compétentes, dociles et dédaignées. Nous représentons un danger pour eux (les hommes). Adieu tous leurs privilèges! C'est pour cela qu'ils sont si agressifs à notre égard! C'est pour que nous retournions à notre broderie, notre cuisine et notre mariage. Console-toi à l'idée que tu es pionnière!

"Nous payons un prix très cher pour celles qui viendront après nous!" ajoute Yasmina.

"...Nous payons cela de nos vies! Parce qu'après cette trahison-la revendication du minimum de droits qui reviennent à un être humain-personne ne voudra de nous comme épouses," fait remarquer Fatma. (30)

Fatima Mernissi interprétera cette division de l'espace social, en espace domestique et en espace public, comme étant une expression de pouvoir et de hiérarchie. Dès son entrée à l'université, Yasmina découvre la scission spatiale qui existe entre le monde masculin et le monde féminin. Yasmina est choquée de la mentalité des étudiants. Elle s'aperçoit que les critères employés pour juger les jeunes gens sont de natures différentes de ceux des jeunes filles; c'est ainsi qu'un coureur de jupons est admiré et recherché; bien sûr, c'est un Don Juan, qualificatif flatteur, alors qu'une jeune fille qui a un petit ami ou qui même adresse la parole à un jeune homme est une fille aux mœurs légères.

De la dialectique de "l'autre" découle la formation de "groupes ennemis" plutôt que de "groupes alliés". Les rapports masculins/féminins sont marqués par la rupture et la confrontation plutôt que la coopération. Il ne faudra pas longtemps à Yasmina pour se rendre compte que "le jargon médical mis à part, ces étudiants ont la même mentalité que le plus ignorant des balayeurs de rues" (47). Pour ces hommes dits "instruits" et "évolués", la femme instruite n'est le plus souvent rien d'autre qu'une femme facile. Les étudiants ne voient pas d'un bon œil ces jeunes filles qui, selon eux quête d'un mari, voient en l'université une excuse pour quitter la maison et le village.

Touati met en relief cette dichotomie et souligne l'affrontement de la masculinité et de la féminité. C'est ainsi que, Yasmina découvre que "l'autre" s'oppose aux aspirations culturelles de la femme, car sa réussite serait contraire au rôle traditionnel que la société lui a assigné. En fait, la promotion dans cet espace masculin est d'autant plus difficile, qu'elle va à l'encontre de tout idéal masculin qui consiste dans le choix d'une épouse en position d'infériorité par rapport à son mari. Les belles-mères se font l'écho de cette mentalité: "Quel est l'avantage des études? Demande une femme. Pouvoir lire et écrire une lettre est plus que suffisant pour moi. Je ne voudrais point d'une bru qui aurait le baccalauréat! Si mon fils lui demandait un verre d'eau, elle lui répondrait tout bonnement par une gifle" (32).

Toutefois ce raisonnement est en contradiction directe avec la thèse de célèbres intellectuels et politiciens qui tiennent à souligner le rôle de la femme dans l'épanouissement des richesses culturelles, matérielles, intellectuelles et sociales de la nation. Reprenant les paroles de plusieurs, le Président guinéen Sékou Touré souligne que c'est la femme qui favorise la promotion intellectuelle, sociale et morale d'un peuple. Porte-parole de l'Algérienne instruite, le poète algérien Ramadan Hammoud avance que: "la première pierre qu'une nation pose pour construire sa liberté, c'est l'éducation et l'enseignement de la femme, car la femme est la terre qui donne naissance à tout un peuple. La femme, dira-t-il, est la partenaire de l'homme dans sa lutte pour la vie" (Mosteghanemi 27). Les principes de Ramadan Hammoud illustrent l'idéal culturel, professionnel et social de Yasmina et de Soha. Toutes deux reconnaissent la nécessité de construire de nouveaux rapports masculins/féminins qui auraient pour base l'évolution de la mentalité de l'homme et la libération de la femme par le travail. Cette même thèse est aussi exprimée par Assia Djebar, romancière algérienne.

enne, qui avance que toute libération féminine devrait précéder de la libération masculine. En d'autres termes, les chances de succès de toute émancipation féminine sont conditionnées par le changement d'attitude et d'esprit de l'homme vis-à-vis de la femme. En effet, la mutation sociale n'est réalisable que par la collaboration des deux membres essentiels de la société.

Par ses aspirations particulières et par sa conception personnelle de la vie, Yasmina met en relief l'existence d'un être qui aspire à se développer. Refusant de se prêter aux influences familiales, la jeune fille pénètre dans "le monde de l'autre". C'est en confondant et en limant son désir avec celui de l'autre, que Yasmina accède au monde moderne et participe à la vie sociale active. À l'université, "Il y avait beaucoup de garçons qui tournaient autour de Yasmina. Mais, elle n'était pas une "sangsue", comme les autres filles qui voulaient se marier tout de suite, à tout prix et à m'importe qui. Yasmina, elle était accessible. Les garçons pouvaient lui parler et discuter des mêmes sujets qu'ils discutaient entre eux" (47-48). Par son attitude, Yasmina démontre que la femme instruite peut être une camarade et une amie tout en demeurant une collègue et en ayant une vie professionnelle.

YASMINA, LA FEMME-SYMBOLE

Le Printemps Désespéré est non seulement une analyse de l'attitude de la société vis-à-vis de la femme et de son travail à l'extérieur de la maison, mais aussi la revendication de la femme à la participation au devoir civique et social. Quand Yasmina et Soha demandent à assumer leurs fonctions de médecin, elle réclame un droit légitime qu'elle ont acquis par leurs études et leur formation professionnelles. Toutefois, faudrait-il voir en cette attitude un rejet de la vie conjugale et de la maternité? Nullement. Par son refus de la vision conformiste de l'amour, du mariage et de la famille, Yasmina se fait le porte-parole de la nouvelle génération de professionnelles algériennes qui ont pour objectif de concilier le mariage et la profession. Yasmina est consciente de sa féminité et de son identité. Elle envie ses amies et ses voisines qui rient de bon cœur, parlent, discutent d'enfants, de mariage, de vêtements etc... toutefois elle n'est guère prête à bâtir un foyer sur une soumission aveugle. Yasmina a foi en le mariage, et la vie familiale, "Je veux jouir de la beauté de ce terme: *femme*", dit Yasmina. La beauté dont Yasmina parle n'est point la beauté physique, mais c'est plutôt le rayonnement de cet être exceptionnel dans toute son entité. Cette beauté qui émane de la femme est interne plutôt qu'externe; c'est un reflet de ses qualités morales et de ses nombreux talents. C'est l'image de cette personne qui a le don de semer la joie autour d'elle et de sécher les larmes de l'enfant qui souffre. Cette personne aux talents exceptionnels et multiples peut être à la fois mère, épouse, sœur, amie, compagne aussi bien que collègue. Cependant, les aspirations et les principes de Yasmina ne correspondent guère aux valeurs traditionnelles. Yasmina met en relief l'interprétation

de l'expression "beauté féminine" en Kabylie, en ces mots: "En Kabylie, dit-elle, les enfants que la femme a mis au monde et le couscous qu'elle a préparé" sont tout ce qui reste de la beauté d'une femme" (151). Selon Yasmina, réduire le rôle de la femme à ces deux fonctions serait méconnaître ses nombreuses aptitudes et nier son influence bienfaitrice.

Dans "Violets" Abu Al-Faraj remet en question le mariage traditionnel et conventionnel et discute deux systèmes différents. Bien que les chances de succès ou d'échec d'une union soient imprévisibles, les sociétés arabes ont une prédilection pour les mariages de convenance. Il est vrai aussi qu'auparavant, les chances de bonheur du couple étaient plus grandes, car ses attentes étaient modestes. Le couple était lié par des liens de tendresse, d'affection et d'estime et seule la mort séparait les époux. Abdel-Kader et Sekoura, les grands-parents de Yasmina et le père et la mère de Soha appartiennent à cette catégorie. Cette union qui débute sous le signe de l'inconnu est plus tard cimentée par l'amour, le dévouement et l'attachement. Parlant du père de Soha, l'auteur met en relief que le père de Soha n'avait pas vu sa future épouse "avant le mariage, car les traditions ne le permettaient pas, mais au premier abord, il l'avait tout de suite aimée" (40). Son amour pour elle persiste même après sa mort et c'est avec nostalgie qu'il se souvient des jours passés ensemble. L'affection du père de Soha pour sa fille et son amour paternel sont une expression de son amour pour sa femme. Bien que décédée, elle est toujours présente dans le cœur et l'esprit de Soha et de son père. Imaginant le mariage de Soha, "il la voyait en robe de mariée blanche, avançant parmi les invitées et il percevait un sourire de satisfaction sur le visage épanoui de sa femme" (41). Le père de Soha partage le présent, le passé et le futur avec celle qui fut l'amour de sa vie. Soha soutient la théorie de son père et de celle de l'auteur et vante les mérites du mariage traditionnel en ces termes: "Nous ne sommes pas comme les Américains et les Européens qui choisissent les leurs (époux), dit-elle; notre société estime que l'accoutumance est à la source de l'amour conjugal" (39).

Nous reconnaissons la justesse du jugement de Soha, cependant nous aimerions ajouter qu'avec l'éducation des jeunes filles, une nouvelle catégorie d'union a pris naissance. À présent, les jeunes filles qui poursuivent des études universitaires et les femmes qui font carrière ont l'occasion de rencontrer leur futur conjoint dans leurs champs d'études ou de travail respectifs. Cette catégorie s'applique aux jeunes gens qui ont l'occasion de sa connaître soit à l'université soit au travail, sans toutefois appartenir à ce groupe de "petits amis à qui n'est guère acceptable dans les sociétés arabes. Souvent cette connaissance est à la source de l'union de certains couples. Si cette pratique est courante, elle n'est, toutefois, pas la règle. La plupart du temps, c'est à la famille que revient le choix du conjoint.

Cependant, si l'auteur rejette le mariage de Soha et de Samir, c'est qu'en refusant le travail de la femme, Samir fait preuve d'une mentalité qui ne s'accorde ni avec le progrès, ni avec celle de Soha. D'autre part, ses qualités professionnelles et intellectuelles étant inférieures à celles de la jeune fille, les chances d'une union heureuse entre les deux s'avèrent minimes. Abu al-Faraj examine cette thèse de plusieurs angles. Il

170

dispute la validité d'une union basée sur le désir des parents à l'insu de leurs enfants. L'amour et la fidélité étant imprévisibles, est-il équitable de promettre deux jeunes gens en bas âge à un avenir commun? À ce moment ni Samir ni Soha n'étaient en âge d'évaluer la portée d'une telle promesse. Faudrait-il blâmer Samir pour avoir épousé une étrangère et pour avoir rompu la promesse faite à sa mère? Non, bien sûr. Car lui aussi est victime de l'accord conclu entre la mère de Soha et sa sœur. Si Abu al-Faraj examine ces arguments de nature morale et éthique, toutefois, il ne les discute pas. Il soutient sa thèse par la démonstration de la précarité des sentiments de Samir, le manque d'attachement sentimental de Soha vis-à-vis de son fiancé et les conséquences de la promesse faite à la mère. Même les violettes, emblème de Soha, s'opposent à ce mariage et compatissent avec la situation de l'héroïne. Abu al-Faraj décrit les fleurs en disant: "les violettes étaient fanées sous les rayons torrides d'août" (38). Une fois l'accord annulé, Abu Al-Faraj termine la nouvelle avec une note d'optimisme et une invitation à un avenir heureux: Les violettes célèbrent l'indépendance de Soha et reprennent vie. "Il [le père de Soha] regarda les violettes et il se rendit compte que leurs feuilles revivaient avec la brise marine nocturne et fraîche" (43). Le symbole des violettes, qui fanées avant l'annonce du mariage de Samir revivent après, constitue une affirmation de la perspective de l'auteur. Ce symbole est un témoignage de l'opposition de l'écrivain à ce mariage et l'espoir de jours heureux pour Soha. Abu al-Faraj est catégorique: cette alliance n'est guère plausible de nos jours. À présent, que Soha est libre, elle peut jouir de la vie car elle a été libérée d'une promesse qui n'était point équitable.

Yasmina aussi oppose deux systèmes de valeurs différentes quant au mariage. Analysé par Yasmina, le mariage est une institution qui constitue un lien juridique aussi bien qu'affectif. Son idéal consiste en une relation basée sur le respect mutuel, la valeur propre et les attributs intellectuels et moraux du couple. Avant le mariage, la seule condition sur laquelle Yasmina avait insisté était qu'elle puisse continuer à travailler; et, Mohand (son futur mari) avait accepté. Yasmina trouvait son mari très courageux pour l'avoir épousée malgré la mauvaise réputation que les commères lui avaient faite. À la surprise de Yasmina, Mohand répond par un proverbe kabyle: "Ce sont les salauds, lui dit-il, qui transforment toute chose en boue" (153). Pour Yasmina, la famille où la femme tient une place égale à l'homme demeure la cellule de base de la vie sociale. La jeune fille envisage un foyer stable où la dignité de chacun des époux est sauvegardée. Yasmina a finalement après dix ans d'attente, rencontré l'homme de ses rêves. "Yasmina savait qu'elle s'entendrait à merveille avec son mari. Il appartenait à la vieille école kabyle, celle de l'honneur, de la dignité et du respect des autres" (153). Contrairement à ses semblables, Yasmina insiste sur les qualités morales de son époux et non pas sur sa position sociale ou sa profession. Moderne par son idéologie, Yasmina est aussi traditionaliste par le respect des valeurs ancestrales, où l'honneur synonyme de dignité tient une place primordiale. Elle insiste sur la valeur morale de Mohand, surtout par rapport au mariage. Avant de rencontrer son mari, Yasmina aspirait à épouser un médecin, un collègue; toutefois, après son échec sentimental,

elle se rend compte que seules les valeurs morales sont une garantie de la réussite du mariage. D'ailleurs n'avait-elle pas été déçue par un collègue?

Certains pourraient voir dans le mariage de raison de Yasmina une "faiblesse" et une expression de l'identité traditionnelle; et bien que Yasmina elle-même qualifie sa décision de "faiblesse" nous ne partageons guère cette opinion. À notre avis, le mariage est une grande richesse en soi. D'autre part, un mariage basé sur le choix et le respect mutuels est un gage de bonheur. En fait le mariage de Yasmina est représentatif de son idéal conjugal. D'ailleurs, Mohand ne lui avait guère été imposé, elle avait fait sa connaissance au mariage de sa cousine. C'était avec satisfaction qu'elle s'était rendu compte qu'il possédait les qualités qu'elle cherchait dans un époux. Après dix ans d'attente, elle pourra enfin assumer son rôle d'épouse et de partenaire; et, alliée à son mari, elle pourra affronter l'avenir sans crainte. Effectivement, Yasmina représente une image de la femme indépendante et professionnelle. Ahlam Mosteghanemi, l'écrivain et critique algérienne, interprète son propre succès et sa réussite au soutien de son mari. Renversant l'adage elle dira: "Derrière toute femme qui réussit, il y a un homme" (Déjeux, 1994, 143). Il est de même pour Yasmina.

171

Bien qu'elle ait admiré Paris et sa beauté, Yasmina avait avoué à Malika, sa cousine "qu'elle ne pouvait nulle part excepté en Algérie" (153). Faudrait-il voir en Yasmina l'espoir d'une société en évolution? Notre réponse est affirmative. Il en est de même pour Fettouma Touati qui met l'accent sur ce point dans plusieurs situations, les plus évidentes, étant les mariages les plus récents de deux cousines de Yasmina. Celles-ci avaient épousé les jeunes gens de leur choix avec le consentement de leurs parents. Le témoignage de la mère de Yasmina en faveur de la femme est une autre évidence. Contestant les principes rétrogrades de sa belle-mère concernant le mariage des jeunes filles, Djohra répond en ces termes:

Qu'est-ce que tu crois? Les jeunes filles d'aujourd'hui refusent d'épouser le premier idiot qui se présente à elles... Les temps ont changé, ma mère. Regarde-moi, c'est Yasmina qui me nourrit et non pas Salah (mon fils)! Elle nourrit même ses enfants à lui... De nos jours, du moment que l'homme apportait un pain nous pensions que nous avions un trésor. La génération d'aujourd'hui, celle de Yasmina et de Fatiha n'a besoin de personne pour lui fournir sa croûte. Elle n'est pas comme nous, qui comme des troupeaux nous avons toujours besoin d'être menés par la main. (137)

Partant du même principe, Soha aussi déclare les temps révolus. Les critères se rapportant au mariage des jeunes filles ont changé. L'éducation prend le dessus sur le mariage élevant, par la suite, l'âge de mariage de la jeune fille. "[L]es critères de 'l'âge de mariage' et de 'vieille fille' ont changé", dit-elle (41). La réussite professionnelle des femmes de leurs sociétés sert de modèle aux jeunes filles arabes qui désirent allier mariage et profession. En fait, plusieurs états ont reculé l'âge de mariage des filles, éliminant ainsi tout abus et contrôle des parents.

D'autre part, Yasmina est symbole de l'avenir de l'Algérienne et de l'Algérie, qui bien que traversant une crise identitaire ces temps-ci, rencontrera la victoire, une victoire, sans aucun doute, similaire à celle de son indépendance.

Le Printemps Désespéré et "Violets" présentent des thèses sociale et morale qui mettent en jeu la liberté individuelle de la jeune fille arabe. Par l'examen du conformisme et de l'individualisme, Yasmina et Soha se font les porte-paroles de l'Algérienne et de la Saoudienne. Armée pour la vie moderne par leur éducation et par leur profession, elles proposent un plan de valeurs qui guiderait la femme arabe dans son mode de vie. La persévérance de Yasmina et de Soha illustre l'espoir en une société arabe en voie d'évolution. En fait, toutes deux connaissent l'idéal qu'elles n'ont guère cessé de poursuivre. Si Touati et Abu al-Faraj terminent leur roman et leur nouvelle respectifs sur une note d'optimisme, c'est qu'ils étendent le champ de succès et de réussite de leurs héroïnes respectives à la femme arabe en général.³ C'est l'appel à une société qui apprécierait les talents intellectuels, professionnels et sociaux de ses citoyennes. C'est aussi une invitation à recueillir les fruits de la lutte des Yasmina et des Soha du monde arabe.

172

OUVRAGES CITÉS

- Abdel-Malek, Anouar. *L'idéologie et renaissance nationale; L'Egypte moderne*. Paris: Anthropos, 1969.
- Abou, Sélim. *Le Bilinguisme arabe-français au Liban*. Paris: PUF, 1962.
- Abu Al-Faraj, Ghalib Hamzah. *Short Stories: Arabic-Saudi*. "Violets" in *Assassination of Light*. Ed. & tr. Ava Molnar Geinrichsdorff and Abu Bakr Bagader. Washington, DC: Three Continents Press, 1990.
- Accad, Evelyn. "Women's Voices from the Maghreb: 1945 to the Present." *Mundus Arabicus* 2 (1989): 18-34.
- Afshar, Haleh. *Women, Work and Ideology in the Third World*. London: Tavistock, 1985.
- Amin, Qasem. *The Emancipation of Women*. Cairo: Dar-al-Maarif (in Arabic), 1970.
- Badran, Margot. *Opening the Gates*. Ed. Miriam Cook. Bloomington: U of Indiana P, 1990.
- Bergson, Henri. *Une doctrine de vie*. Paris: PUF, 1948a.
- _____. *L'énergie spirituelle*. Paris: PUF, 1948b.
- _____. *Mélanges. l' lieu chez Aristote: Durée et simultanéité, correspondance, pièces Idée de diverses, documents*. Paris: PUF, 1972.
- Berque, Jacques. "Société et lettres arabes contemporaines." *Cahiers Internationaux de Sociologie* (Jan.-juin 1964): 22-23.
- Caillois, Roger. *Approches de l'imaginaire*. Paris: Gallimard, 1974.
- Dejeux, Jean. *Maghreb. Littératures de langue française*. Paris: Arcantère, 1993.

- Dejeux, Jean. *La Littérature féminine de langue française au Maghreb*. Paris: Kathala, 1994.
- Gauvin, Lise. *L'Écrivain francophone à la croisée des langues*. Paris: Kathala, 1997.
- Ghazoul, Ferial. *The View from Within*. Ed. Barbara Harlow. Cairo: American U of Cairo, 1994.
- Gosselin, Gabriel. "Tradition et Traditionalisme." *Revue Française de Sociologie* 16 (1975): 217.
- Gurvitch, George. *La Vocation actuelle de la sociologie*. Paris: PUF, 1968.
- Khatibi, Abdel Kader. *Maghreb Pluriel*. Paris: Denoël, 1983.
- Laacher, Smain. *Algérie: Réalités sociales et pouvoir*. Paris: L'Harmattan, 1985.
- L'Égyptienne*. Cairo, Egypt.
- Lévi-Strauss, Claude. *La Pensée sauvage*. Paris: Plon, 1962.
- Littératures Francophones du Monde Arabe*. Paris: Éditions Nathan, 1994.
- Malti-Douglas, Fedwa. *Men, Women and God(s)*. Berkeley: U of California P, 1995.
- Mernissi, Fatima. *Beyond the Veil*. Rev. Ed. Bloomington: U of Indiana P, 1996.
- Mostaghenemil, Ahlam. *Femmes et écritures*. Paris: L'Harmattan, 1985.
- El-Saadawi, Nawal. *Memoirs of a Woman Doctor*. London: City Lights Books, 1989.
- Touati, Fettouma. *Le Printemps Désespéré (Desperate Spring)*. Tr. Ros Schwartz. London: The Women's P Ltd, 1987.
- Video: *The Other Half of Allah's Heaven*. ENTV, film Transit International, 1995.
- Zeidan, Joseph. *Arab Women Novelists*. Albany: State UP of New York, 1995.

173

NOTES

1. Les traductions de *Desperate Spring* (*Le Printemps Désespéré*), "Violets" et de "Women of Saudi Arabia" (*Memoirs of a Woman Doctor*) sont les miennes.
2. C'est nous qui soulignons le ridicule de l'argument.
3. Il est intéressant de mentionner que les principes et les témoignages présentés par Yasmina et Touati sont professés par d'autres Algériennes dans la vidéo "The Other Half of Allah's Heaven".